



Le Monde Libertaire

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 40
JUILLET 1958
PRIX : 40 FRANCS
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XI
Tél. ARC. 59-38
C.C.P. Paris 10.569-77
Georges VINCEY
ABONNEMENTS :
France : 12 mois : 450 fr.
Etranger : 6 mois : 500 fr.
Changement d'adresse
30 fr. en timbres-poste

Sous le signe de la peur

RAJEUNI de quinze ans, souvent convié par une lointaine connaissance, un adversaire politique, une femme aimable, un vieux professeur hurluberlu, l'homme de cœur recommence à prendre le chemin des appartements discrets. Et autour

par Maurice JOYEUX

d'une table, en fermant les yeux il revoit le visage de ceux qui sont morts, de ceux qui ont évolué ! Une bouffée de sa lointaine jeunesse monte à son cerveau, raidit ses touffes

EDITO

LA véritable bataille ne fait que commencer, tous les révolutionnaires en sont conscients. Le premier choc qui a tourné à l'avantage des factieux, n'est qu'une étape transitoire de la constitution d'une force fasciste jamais égalée en France.

De Gaulle et ses ministres croupions ne pourront résoudre dans le cadre du système les contradictions qui déjà les assaillent.

Mais un « système » de rechange est déjà prêt dont on parle beaucoup du côté des comités de Salut public. Système simpliste, qui est celui de tous les fascismes du monde : gouvernement personnel, suppression des partis et des syndicats non dévolus. Le tout sous l'égide de l'Union nationale.

Les travailleurs qui ont répliqué au coup du 13 mai, et qui semblent aujourd'hui s'arrêter pour souffler, parce que le matraque qu'ils craignaient ne les a pas encore frappés, doivent s'organiser pour riposter énergiquement. Les partis sur lesquels ils s'appuyaient, qui ont toléré le fascisme comme un mal nécessaire parce qu'il favorisait la continuation d'une guerre qu'ils ne voulaient pas finir, s'installent déjà dans le nouveau « système ».

Les directions syndicales ont été incapables de rassembler les forces d'une manière décisive. La manifestation de la Nation à la Bastille s'est faite sans elles. Même sans la C.G.T. qui a tenu la veille une manœuvre de diversion.

Cela prouve qu'il existe une force authentique qui n'est contrôlée ni par les partis, ni par les bureaucrates. C'est cette force qu'il convient de cristalliser.

Les minorités syndicales, parfois des unions départementales ou corporatives entières, des révolutionnaires de toutes tendances s'organisent en commun pour trouver les bases d'action nécessaires. Il faut populariser leurs travaux, étendre et développer leur influence.

Les militants, les groupes anarchistes en province comme à Paris ont leur rôle à jouer dans cette bataille décisive. L'isolement dans lequel certains se confinent n'est plus plus de mise. Nos militants doivent être à l'avant-garde des comités d'action qui se créent à la base, dans les usines et les bases, dans les usines et les quartiers pour éviter qu'ils ne soient politisés à des fins suspectes.

Si nous ne le faisons pas, les travailleurs se tourneront vers les organisations traditionnelles et le fascisme s'installera impunément sur sa loi.



L'équivoque au pouvoir Mai, de Gaule

par Maurice FAYOLLE

L'HOMME est grand. Par la taille. Hors cela, il est hors mesure commune. Il y a en lui une puérilité d'enfant, une mystique d'adolescent, une vanité d'homme, une bouffonnerie de cabotin. Le tout enrobé dans une sincérité et une foi qui ne prennent leurs sources et ne trouvent leurs limites qu'en lui-même.

Il y a de tout en De Gaulle. Hormis ce qui est l'essentiel : l'étoffe d'un homme d'Etat. Encore que nous serons les derniers à nous plaindre d'une telle carence, il n'en demeure pas moins que la décection politique du « sauveur » risque de nous réserver de dramatiques lendemains.

De Gaulle est arrivé au pouvoir catapulté par l'armée algérienne, elle-même propulsée par une explosion de fureur « patriotique » de la population européenne. Personnellement, je ne crois pas à la préméditation d'un complot. Sans doute — et je l'ai écrit il y a plus d'un an — Alger en guerre était devenu un marais bouillonnant d'intrigues, dont l'une, organisée par les ultras, faillit même coûter la vie au général Salan !

Mais ce carbonarisme de théâtre, animé par des groupuscules rivaux, n'aurait pas pesé lourd dans la balance de l'Histoire sans un ralliement de l'Armée. Et le 13 mai, la République Française se serait résorbée en un baroud d'honneur sans grande casse si les chefs militaires n'avaient pris eux-mêmes la tête de l'insurrection.

Rien n'est simple dans cet imbroglio politique où s'est empressée la France. Il est trop facile d'affirmer que « De Gaulle, c'est le fascisme ». Mais ce n'est pas le fascisme. Son accession au pouvoir n'est, avant tout, à la faveur d'événements non provoqués par elle, le triomphe d'une armée qui douze années auparavant, de guerres coloniales ont forgé un esprit de caste.

De Gaulle n'est pas le fascisme, pour cette raison très simple que partout où le fascisme a triomphé, ce fut en domestiquant l'armée à l'égard de toutes les autres formations sociales. Ce n'est pas le cas en France, ni même en Algérie. L'Armée impose sa loi aux factions fascistes.

Mais si De Gaulle n'est pas le fascisme, il peut lui en ouvrir les portes et il est le danger. Le péril n'est pas machiavélique, au général risque, en effet, de préparer le terrain et de créer le climat propices à l'avènement d'une véritable dictature.

Car le miracle n'existe pas plus en politique qu'en tous autres domaines. Et toute la politique de De Gaulle repose sur la croyance au miracle. Mais miracle, c'est vite le temps des désillusions et des colères...

Le voyage d'Alger a été avant tout un immense théâtre. Il a été à grand spectacle. Porté par les vagues houleuses d'une population européenne, dont ce n'est pas le premier accès de fureur (1). De Gaulle a eu beaucoup de peine à conserver la direction de son esquif ballotté en tous sens.

Tout à la fois séduit, méfiant et éperonné, il a donné des gages à ceux qui l'avaient appelé au pouvoir, mais sans s'engager lui-même. Jamais, par exemple, il n'a prononcé le mot « intégration » (2) et une seule fois, le dernier jour, le terme magique « Algérie française » — alors que le slogan était hurlé sans trêve par une foule en délire.

quant un acheteur est-il le tributaire ou l'obligé de son vendeur. C'est une pure absurdité. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui se trouve en meilleur position pour traiter avantageusement et imposer ses conditions. Le vendeur ou le prêteur risque de ne pas être payé ; l'acheteur ou le débiteur risque de ne pas pouvoir payer. Les positions sont sensiblement équivalentes. Certes, celui qui achète des marchandises sans les payer s'endette ; mais cela n'est possible

par J. FONTAINE

que dans la mesure où on lui accorde du crédit. Dire qu'un homme achète parce qu'il obtient un crédit ou qu'il fait des dettes parce qu'il achète, c'est à peu près la même chose. Mais, attention : dans le commerce international il n'y a pas le débiteur qui achète avec le débiteur. Ce ne sont pas les importateurs qui sont l'origine des dettes envers l'étranger. C'est l'Etat par le canal du contrôle des changes et le monstrueux appareil bancaire financier, administratif, qui veut tout régler, tout diriger, tout contrôler et qui, en fin de compte jette le chaos dans les échanges nationaux et internationaux et appauvrit l'économie mondiale.

Mais, raisonnons sur des exemples. Quand un importateur s'entend avec un marchand de café du Brésil pour lui faire une commande de vingt millions, par exemple, ni l'un ni l'autre ne se préoccupent de savoir, si, à côté, il y a un importateur brésilien qui a acheté le monde entier, est-ce bien évident qu'on ne peut rien acheter à l'étranger si on n'a pas des devises parce qu'on n'a pas assez de francs. Sottise ou naïveté ; quand on n'a pas d'argent, quand on n'a pas d'achat, le monde entier est bien évident qu'on ne peut rien acheter.

Vers une nouvelle série de procès ? ILS N'ONT PAS AVOUÉ

par Joë LANEN

LE mécanisme du procès du Monde Communiste est enrayé. La propagande qu'alimentait la complaisance des accusés qui « en rajoutaient » à la plaidoirie du procureur, n'a pas cette fois justifié un verdict scandaleux, bien dans la tradition de Staline. Rajk est mort après s'être déshonoré. Imre Nagy, Pal Maletier et leurs compagnons sont morts dans l'honneur. Les interrogatoires multiples dans les conditions que l'on connaît, les pressions de toute sorte, les tortures peut-être, ont été, malgré leur fréquence, impuissantes à ébranler la foi des leaders de la Révolution Hongroise.

Pour n'avoir pas voulu accepter de livrer en pâture aux masses dominées par le M.V.D., l'autocratie que les dirigeants de Moscou tentaient de leur arracher « l'oncle » Imre, le « général » Maletier et deux journalistes ont été lâchement assassinés, dans l'ombre, sans contrôle, sans défense.

La sordide répression, qui toujours sévissait dans les rangs des chefs de partis « frères », justifiée par l'intérêt supérieur de l'U.R.S.S., les échafauds hâtivement dressés, que d'aucuns croyaient définitivement rayés de la sensationnelle condamnation par Khrouchtchev du « crime » de Staline, demeurent les seules vraies méthodes par lesquelles le Communisme résout ses contradictions.

La personnalité des victimes qui n'étaient pas des produits du stalinisme explique le rideau de fer qui a entouré leur procès. Imre Nagy, figure populaire du mouvement ouvrier hongrois, est mort pour avoir cru à la bonne foi des Soviétiques. Nagy s'est vu militaire, pleine de ferveur pour « sa classe ouvrière » comme il disait lui-même, est jalonnée par cette croyance absurde que l'axe du Socialisme passe obligatoirement par Moscou.

Pour avoir confondu révolution et dévotion, pour avoir cru que Mikoyan avait raison contre les insurgés de Budapest qui créaient leurs comités de gestion, pour avoir quitté l'ambassade yougoslave qui l'abritait, sur la simple assurance qu'il ne serait pas inquiété, Imre Nagy s'est tout bêtement livré aux tortionnaires.

Nagy et ses amis ont été sacrifiés à la stratégie politique de Khrouchtchev. Leur exécution signale que les germes de la résistance, voire de la révolte, dans les pays de l'Est européen, ne sont pas éteints. Khrouchtchev a voulu prouver qu'il pouvait très bien assimiler les méthodes staliniennes. Nul doute qu'il ne fut compris par l'opposition du clan des durs sur lequel il vient de remporter une éclatante mais peut-être temporaire victoire.

La réforme radicale du système agricole de l'U.R.S.S., héritage

des staliens vanteait il y a peu de temps encore, la supériorité.

A cette libération du système soviétique correspond un durcissement sur le terrain idéologique et un raidissement dans les rapports avec les pays du bloc de l'Est.

La Pologne, et plus encore la Yougoslavie, devront tenir compte de l'avertissement formulé par l'exécution des rebelles hongrois. Khrouchtchev entend demeurer le maître du glacis. Dût-il se couvrir de sang.

PROTESTATION F.A.

Une fois de plus, le Parti communiste a tué ! Imre Nagy porté au pouvoir par les travailleurs de Budapest, Pal Maletier l'animateur de l'insurrection ouvrière et nationale du peuple hongrois, et deux de leurs amis viennent d'être assassinés après une parodie de procès qui soulève le cœur de dégoût.

Le voile est déchiré, l'illusion tombe ! Le Parti de Khrouchtchev est resté le parti de Staline.

La Fédération Anarchiste dénonce le parti du mensonge, le parti de la délation, le parti des assassins, son mépris de la personne humaine étant la base de sa structure, et le caractère même de toutes les dictatures ; de tous les fascismes !

La Fédération Anarchiste appelle les travailleurs à rompre tous contacts avec les dirigeants et leurs complices d'une des tyrannies les plus abominables de l'histoire.

Paris, le 19 juin 1958.
LA FEDERATION ANARCHISTE.

Marceau Pivert n'est plus

CELUI qui nous quitte était digne du socialisme si le socialisme n'était pas digne de lui. Fidèle à ses pensées et à son idéal, il avait bien difficilement sa place dans le parti d'un Guy Mollet et d'un Robert Lacoste et l'on comprend qu'il en ait été exclu avant la guerre, lorsqu'il fonda le P.S.O.D.

Si l'on a été réintégré depuis, c'est sans doute pour que la S.F.I.O. dispose de références qui correspondent bien mal à sa politique de réaction, d'abandon et de lâches compromissions.

Facile à véritable, et lucide, il lutta toute sa vie contre le militarisme et la guerre.

Il fut des rares qui eurent conscience que, des conflits internationaux, les peuples sortent plus lâches, plus incapables de révolte et de libération.

Après guerre comme avant guerre il poursuivit sa grande route droite, et fonda vers 1951 le cercle Zimmerwald, car il sait que des rapports internationaux sont indispensables, que c'est dans la mesure où les peuples pourront briser la gangue des frontières qu'un avenir leur est promis.

Dans ce cercle Zimmerwald, il est à l'avant-garde, se tient en rapport avec les fédérations socialistes étrangères moins dégénérées que celles de France.

Les militants qui prennent un autre caractère et trouvent leur exutoire dans le colonialisme : de ces luttes, où la guerre se fait plus lâche et n'ose pas

dire son nom peut surgir à chaque instant une nouvelle tuerie mondiale. Marceau Pivert le sait et au sein de l'organe qu'il a créé : « Correspondances Socialistes Internationales » de il suit avec attention le développement des peuples colonisés, leurs aspirations, et lors de la conférence de Bandung, il met tout son espoir dans ces masses non politisées, animées par un militarisme véritable.

Faut-il ajouter que, déçu par la faillite des socialismes autoritaires, ceux (syndicalistes et militants) de plus du socialisme libéral (dont il emploie fréquemment le vocable).

Ainsi, dans une marche inverse à celle des policiers, des arrivistes, des trafiquants de morts et de piastres, Marceau Pivert s'orienta de plus en plus vers les anarchistes auxquels il a si souvent témoigné sa sympathie, dont il a souvent été le contact le plus direct et où il ne compte que des amis.

Il s'étaient la ce 12 juin au Colombarium du Père Lachaise avec les socialistes, les syndicalistes et militants de tous horizons venus honorer la probité d'un homme dans une époque où la probité est si rare.

Lorsque le 5 mai 1959 disparaissait mon aïeul « L'Éclair » traitait : « Avec Laisant meurt le dernier des républicains. »

Je suis tenté d'écrire aujourd'hui : « Avec Marceau Pivert meurt le dernier des socialistes. »

Maurice LAISANT.



« Bravo, camarade Kadar, vous leur avez fait un beau procès, et vous pourrez toujours vous excuser auprès de leurs veuves, ultérieurement, comme d'habitude. » (Daily-Mirror.)

Le problème de la surpopulation, par Jeanne Humbert, en page 3.

Se RESTREINDRE ou CONSOMMER ?

Au moment où j'écris cet article, nous sommes en pleine crise de régime. Mais soyons sans crainte, derrière les grands mois, sous les salenniers débauches, par-dessus les passions déchaînées, il est bien entendu que pas un seul des nombreux privilégiés qui se partagent le revenu national ne consentira de plein gré à se priver de quoi que ce soit pour rétablir la situation. Au fond, de quoi s'agit-il. De trouver et d'établir un régime dans lequel certaines catégories de gens consommeront moins tout en travaillant autant ou même davantage de manière que d'autres catégories puissent consommer davantage en travaillant moins ou pas du tout. En fait, maintenir un dirigisme à sens unique en faveur des classes privilégiées.

Deux thèses qui ne sont ni de droite ni de gauche sont proches tous les jours, sous toutes les formes dans le monde entier et le plus extraordinaire c'est qu'elles paraissent être acceptées par tous bien qu'elles soient diamétralement opposées. L'une dit : il faut épargner, se restreindre, revenir à l'austérité, sinon l'économie ne peut se rétablir. L'autre dit : il faut acheter et consommer le plus possible sinon l'économie s'effondre, le chômage s'étend et la misère relative ou devient permanente. Et, — pour bien préciser — ces deux formules ne visent pas, dans l'esprit de ceux qui les proposent, ni un surcroît de travail, ni son intensité, mais jouent dans des conditions données de travail et de rendement.

Cette dernière thèse est en ce moment devenue le slogan officiel des U.S.A. Pour vaincre la récession le mot d'ordre des dirigeants est : achetez, achetez, n'économisez pas. L'autre menace les consommateurs oculés

par J. FONTAINE

quant un acheteur est-il le tributaire ou l'obligé de son vendeur. C'est une pure absurdité. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui se trouve en meilleur position pour traiter avantageusement et imposer ses conditions. Le vendeur ou le prêteur risque de ne pas être payé ; l'acheteur ou le débiteur risque de ne pas pouvoir payer. Les positions sont sensiblement équivalentes. Certes, celui qui achète des marchandises sans les payer s'endette ; mais cela n'est possible

disse de manière à respecter le sacro-saint principe de la balance commerciale. Et si, à un moment donné, on constate, à la banque qui fait les règlements, qu'on a plus acheté, on plus vendu d'un côté que de l'autre, qu'est-ce que ça peut bien faire ! si les Français ont plus acheté que les Brésiliens cela ne prouve pas qu'ils ont contracté une dette.

Contre cet argument on émet cette objection : le négociant brésilien n'accepte pas les francs et veut être payé en dollars ou toute autre monnaie dite forte. Cela est totalement faux : c'est une erreur de la part de la masse des gogos et un mensonge de la part du monde économique officiel. Ce que veut le vendeur étranger, s'il est payé en francs, c'est recevoir des francs à leur valeur réelle, au cours du marché parallèle, par exemple. Mais qu'est-ce pas normal, honnête même !

A l'office des changes, si les contractants sont obligés d'accepter dans le règlement de leurs échanges de la monnaie dite officielle, c'est parce qu'il y a un marché parallèle, par exemple, mais qu'est-ce pas normal, honnête même !

A l'office des changes, si les contractants sont obligés d'accepter dans le règlement de leurs échanges de la monnaie dite officielle, c'est parce qu'il y a un marché parallèle, par exemple, mais qu'est-ce pas normal, honnête même !

On nous dit encore : pour acheter à l'étranger il nous faut des devises parce qu'on n'a pas assez de francs. Sottise ou naïveté ; quand on n'a pas d'achat, le monde entier est bien évident qu'on ne peut rien acheter.

L'Hostie

et le PET-DE-NONNE

Connaissez assez bien l'Issoudun, ville autrefois fort anticalvaire, j'avais d'abord songé que, après le désastre sous un tour des Chevaliers de la Desceurance célébrés par Balzac, et bien capable d'introduire de l'alcool ou de l'apérocama dans la creme Chantilly ou dans la pâte à chou. Je me trompais...

Du moment qu'on parle de staphylocoque, l'hypothèse ne tient plus. Ça ne peut pas être un coup des Chevaliers de la Desceurance.

De qui, alors ? Eh ! qui voulez-vous que ce soit qui ait monté cette machination contre les devots, sinon le Diable ?

Pas d'erreur, c'est lui !

S'il s'est dit — gros Malin ! — que, s'il empoisonnait les pèlerins, il porterait un rude coup à la religion. Comme il doit déchanter, maintenant !

Car, loin de déposer une plainte et de réclamer des dommages et intérêts, comme ils l'auraient fait contre un hôtelier ordinaire, les pèlerins ont remercié la Vierge d'avoir miraculeusement fait échouer le complot de Satan en réduisant à zéro les effets du staphylocoque et du démon recrus.

Tous les microbes de l'Enfer ne pouvaient rien, en effet, contre des fidales qui venaient de communier.

Aussi, ce Diable, quel imbécile ! Au lieu de s'introduire à la place de Dieu dans les hosties, aller se cacher dans des pets-de-nonne... !

P.-V. BERTHIER

SYNDICALISME OU PATERNALISME ? FAUCONNIER OU SIBER ? SONT-ILS EN par Roger HAGNAUER

CERTAINS de nos compagnons les plus convaincus nient le caractère « spontané » du syndicalisme révolutionnaire. « Possible, disent-ils, que la lutte de classe soit le sol où se lève la moisson... mais celle-ci dépend de semences recueillies en des têtes pensantes... On reprendra le drapeau de l'Etat... »

MOI, DE GAULLE

(Suite de la page 1)

ments comme de toutes les trahisons, se précipita le premier avec pieds du général pour y savourer son plat de lentilles, suivi, à une course en queue, par Pétain-Dur, dont les mâles énergies verbales s'évaporèrent au premier souflet gaulliste.

Cette débâcle parlementaire (que je laisse précéder dans mon précédent article) n'a rien pour surprendre. Elle ajoute seulement au dégoût qu'on peut éprouver pour cette fausse politique peuple d'animalesques aux seules vertus rampantes.

La IV^e République est morte et nul ne verra des larmes sur ce cadavre barbouillé de sang et pourri par tous les scandales. La cinquième édition, que nous préparons, sera donc de type présidentiel et autoritaire, avec une Assemblée bicamérale et un Sénat élargi de l'espace corporative.

Face à ces dangers menaçants, où est l'opposition ? Des partis politiques ravagés par les dissensions, au bord de l'écroulement, une absence à peu près totale de cohésion, que viendra encore aggraver l'ignoble assassinat des leaders de l'insurrection honnête.

Les anarchistes nous parlent...

DE GAULLE est l'espoir des militaires, des factieux, des ultras, des colonialistes. DE GAULLE est l'espoir de ceux qui ont la naïveté de croire à « l'Algérie française ». DE GAULLE est un symbole auquel chacun accroche ses ambitions ou ses désirs.

Les pouvoirs spéciaux à Lacoste-le-Forçonnais, ainsi ce parti dans une recherche éperdue « d'unité » ralentissait systématiquement la combativité ouvrière, dans l'attente des positions diplomatiques russes.

INDÉPENDANCE DU SYNDICALISME

Le Mouvement Ouvrier fut de tout temps — et aujourd'hui encore plus qu'hier — entouré de tentatives de sa part, de tentatives de sa part, de tentatives de sa part.

COMMUNIQUÉ

Le trésorier rappelle son numéro de C.C.P. aux groupes et individualités en retard de leurs cotisations : CHEMIN POUJOL, 261, rue du Faubourg-St-Martin, Paris-18^e. C.C.P. 12.647.99 Paris.

LIBRAIRIE

Table listing various books and their prices, including 'Le monde de la France', 'L'homme et la liberté', 'L'Église et la sexualité', etc.

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

Table listing books for sale at the bookstore, including 'L'Amour pluriel', 'Le mariage et la femme', 'Le mariage et la femme', etc.

* DISQUES *

Table listing records for sale, including 'Les bandes tragiques', 'L'homme révolté', 'L'insurrection', etc.

VIE DE LA FÉDÉRATION

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. Groupe Anarchiste, réunion chaque vendredi. Renseignements au siège, 3 rue Ternaux, Paris (11^e).

LE CONGRES ANARCHISTE INTERNATIONAL SE TIENDRA A LONDRES

Le camarade M. JOYEUX a vendu sa librairie. Lui écrire momentanément, spécifier s'il y a lieu « Personne ne sera admis à la réunion si ce n'est par le biais de la C.N.T. Vieille Bourse du Travail, 111, rue de Valenciennes, Paris-11^e. Son téléphone : ORN. 57-89.

PRÈS DE NOUS

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE. En raison de la dérive des événements, beaucoup de nos amis sont absents, notre prochaine réunion, qui devait avoir lieu en juin, est reportée à septembre. Le lieu et la date seront communiqués par convocation.

A NOS AMIS LECTEURS

Ce numéro de juillet est le numéro qui annonce les vacances pour tous les lecteurs. Aussi « le Monde Libertaire » se voit dans l'obligation de suspendre sa parution au mois d'août.

FAUCONNIER OU SIBER ? FAUCONNIER OU SIBER ? FAUCONNIER OU SIBER ?

SIS AUX ÉLAGOGES LE CHANT DU COURAGE

Sous le signe de la peur

(Suite de la page 1)

INCONTESTABLEMENT, le plus grand service que l'on puisse rendre aux ouvriers industriels et agricoles, c'est de raconter les faits tels qu'ils ont été ou tels qu'ils sont, c'est-à-dire que l'on devrait s'arrêter de propager cette légende d'où le ressort que le marxisme est une théorie essentiellement révolutionnaire, et cependant, certains messieurs recourent de parvenus universitaires, essayent de redorer un blason vermillonné, un système que l'expérience condamne.

Tel est le cas de M. P. Naville, auteur du « Nouveau Léviathan » et de M. Lefebvre qui présente Lénine comme le fondateur et théoricien du parti communiste, organisateur et dirigeant de la révolution d'octobre 1917. Il est temps d'arracher les masques et de montrer le véritable visage du marxisme, lequel n'est pas du tout une science, mais reste un ramassis d'idées préconçues. Après tout, Marx, en dépit de son immense génie, n'a fait qu'œuvre de poléiste et non pas de savant. Le philosophe d'Hégel, il est certain, sans l'œuvre de Hegel, n'aurait écrit : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est leur place dans la société qui détermine leur conscience », et cette prétendue vérité, Marx veut l'imposer aux autres, à l'exception de lui-même.

par Luc BREGLIANO

Nul n'osera nier que Marx s'est inspiré de la philosophie d'Hégel et de Feuerbach ainsi que de l'œuvre de ceux qui lui-même et Gaudy, désignent du nom méprisable d'utopistes. Un fait est certain, sans l'œuvre de Hegel, il n'y aurait pas eu de matérialistes et des économistes qui le précéderent, Marx n'eût jamais écrit son œuvre, où les mensonges, la perfidie, les quiproquos, les contrevérités, les méprises se suivent et forment un système où la tyrannie, le chauvinisme, le sectarisme, l'autoritarisme sont maîtres absolus.

Après tout, puisque Naville affirme : « Plus le développement de la société pose, résout et opère de nouvelles tâches, plus les conceptions de Marx avaient anticipé, plus il semble nécessaire d'examiner de près la genèse de ses conceptions » et puisque le marxisme est la source de tout savoir, puisqu'il est le seul système réellement scientifique, il serait temps que les agrégés marxistes s'empressent de publier l'œuvre intégrale ainsi que la correspondance de Marx-Engels, cela permettrait aux ouvriers de faire comme saint Thomas et de voir la vérité telle qu'elle est.

Ainsi l'ouvrier apprendrait que Marx n'a pas écrit son œuvre, mais qu'il a écrit son œuvre, celle d'Hier, d'aujourd'hui, de demain si on ne connaît pas la pensée de Lénine, ou ce que l'on nomme le marxisme-léninisme ? Bizarre, ce qui précède est vraiment une découverte géniale, à coup sûr c'est faire plus de bruit que de besogne ; sans doute, Lefebvre pense que ses contemporains sont tous imbéciles ou des ignorants. Or chacun sait que si Lénine fut l'organisateur qui sut profiter de la révolution d'octobre et se servir de celle-ci aux fins d'instaurer le terrorisme ou le bolchevisme, il n'est pas vrai que Lénine fut le fondateur du parti communiste, car la fondation de ce parti remonte à Marx-Engels, seuls et véritables théoriciens du communisme autoritaire et impérialiste.

Il n'est pas question de minimiser l'œuvre de Lénine lequel fut, sans doute, un révolutionnaire professionnel, cependant il est faux de prétendre qu'il fut le plus grand révolutionnaire de tous les temps. Certes, M. Lefebvre a raison de dire : « Lénine se distingue des autres révolutionnaires en ceci qu'il n'est pas mort vaincu, sacrifié à sa cause, mais d'épart en pleine victoire, homme d'état parvenu au pouvoir, à ce point qu'il est devenu d'être mort au moment où il avait atteint le plus haut échelon de la hiérarchie gouvernementale, conféré au vénérable et illustre trépassé, une aurole de gloire, de prestige. M. Lefebvre, docteur ès lettres,

pourvoyeuse de révolutions, ils étaient bellicistes, et d'ancien, mais leurs prophéties ne furent que pronostics erronés, absurdes. Marx, que certains professeurs présentent comme un homme ayant sacrifié son existence à la cause du prolétariat, Marx, dit-il, fut un être orgueilleux, méchant, rancunier, jaloux, colérique, triporteur, perfide. Il accusa ceux qui lui avait échappé de dépasser les bornes de la violence pernicieuse et canaille, il jeta à la face de ses adversaires des montagnes de vilénies, il accusa Bakounine d'être espion, voleur, à tel point de Franz Mehring, outre, écrivait : « De toutes les œuvres que nous possédons de Marx, des plus vives, avons mis au jour, peut-être la plus indigne... » Bakounine, atteint par les flèches vénéneuses décochées sans arrêt par Marx, écrivait : « J'ai dépassé la soif et une affectation cardiaque me rend la vie de plus en plus difficile. Je ne me sens ni la force ni la confiance requises pour mener à bien ce projet. Je ne demande à mes chers contemporains qu'une faveur, l'oubli », et celui que le czar de toutes les Russies n'a pu briser, ni vaincre, fut tué par les colonniers marxistes.

Pierre Naville, auteur de « L'Aliénation de l'homme », a écrit mieux fait d'écrire « De la Joissance à l'Aliénation » puisque son œuvre est une aliénation de la Raison, de la Vérité, de la Science, lesquelles sont sacrifiées au profit du mensonge, de la prévarication, de la dictature.

« L'Aliénation de l'homme », a écrit mieux fait d'écrire « De la Joissance à l'Aliénation » puisque son œuvre est une aliénation de la Raison, de la Vérité, de la Science, lesquelles sont sacrifiées au profit du mensonge, de la prévarication, de la dictature.

Formes et Tendances de l'Anarchie III. - L'Anarchisme, Philosophie de la Liberté

EN essayant, pour retrouver le sens profond de l'anarchisme, de remonter à ses sources les plus vives, nous sommes parvenus à une sorte d'anarchie à l'état sauvage, pur élan vital lancé contre une société dont les institutions empêchent l'expansion incessante de la vie. Cet élan, reproduisant le mouvement même de la vie, qui est de se créer, qu'on détruisant, et se heurtant sans cesse aux digues d'un monde d'expression, se trouve condamné à une lutte de tous les instants où une liberté solitaire ne peut que s'épuiser à reconquérir des positions tout aussi rapidement.

La Liberté n'est qu'un se construisant. L'anarchisme, reprise consciente de la volonté anarchique d'existence intégrale et d'épanouissement indéfini, réside justement en la réflexion sur les conditions pratiques de liberté et sur les moyens de la réaliser, et cela sur deux plans, correspondant aux deux milieux hors desquels il n'est pas d'existence possible pour l'homme : le monde naturel, le monde humain.

Se proposant la réalisation d'un homme qui porte la vie à la limite du possible, l'anarchisme ne peut se cantonner dans les luttes et les exigences de l'instant présent, mais se doit de promouvoir une entreprise coordonnée prolongeant le passé dans l'avenir, prenant appui sur l'acquis pour atteindre ce qui n'est encore que projet.

Le premier souci de l'anarchisme sera donc d'éclaircir ce qui constitue la réalité fondamentale de l'homme. Dépourvu d'un instinct rigide, capable d'utiliser à ses fins les lois naturelles, somme d'innover et de créer son chemin propre, au risque permanent de se tromper, de faillir, de toujours tenter, par lâcheté ou paresse, de renoncer à se parfaire, l'homme nous apparaît d'abord, et seul de son espèce, comme un être libre.

Cette liberté, qui est sous sa première forme rupture avec la nature, est d'ordre métaphysique, ce qui veut dire qu'elle est par-delà la nature, qu'elle ne peut être révélée par la méthode scientifique, dont le principe fondamental est le déterminisme. Seules peuvent la dévoiler l'expérience intérieure et la réflexion.

Mais cette liberté en elle-même est encore négative ; elle ne devient concrète que quand elle s'incarne dans l'existence, quand l'homme se propose d'ordonner par ses œuvres cette pure possibilité qui lui définit.

Car l'homme reste un être naturel, et si la vie fait appel à sa liberté pour s'épanouir, la

qu'elle vaut à Monastier, — qui sans cela serait demeuré le trou provincial de Judas telle d'étonnantes possibilités d'avenir. Il s'en chuchotait des choses, sur les carcasses et les charpenettes des fabriques qu'on se hâta

par Henri FROSSARD

d'achever pour y installer d'effarantes machines modernes, sur ces préparatifs, sur cette organisation qu'on canotait, mais qui ne trompait personne. La guerre... le matériel... les munitions... Entre deux Maginot, entre deux Alsace, entre deux étroites et glissantes de l'incendies sur la normalisation de la production, sur la nécessité de, sur l'insuffisance manifeste de nos, sur l'impératif de la sécurité collective en action dans le monde. Mais son exploitation systématique, en Occident, vient à peine de commencer. Il n'en est pas moins avéré que toute grande réalisation s'édifie sur ce fonds commun de toute humanité (rêves et mythes retrouvés) tout entier dans la revendication et que le refus de l'impossibilité d'intégrer et grand potentiel énergétique en notre vie nous expose aux plus grandes crises.

Vivre intégralement, devenir libre, c'est une seule et même chose : c'est déployer, dans la voie que je me suis choisie, parce qu'elle me paraissait la plus juste, la plus possible de richesses naturelles, et aussi aller le plus loin possible dans cette voie. L'œuvre d'art serait une illustration de cette conception de la liberté : le talent d'un artiste se réalise par la mise en forme (tableau, sculpture) d'une matière donnée (couleurs, etc.). Si l'œuvre n'est possible que par le « talent », le talent ne s'acquiert que dans l'œuvre.

LA LIBERTÉ, RECREATION DE LA NATURE EN MOI

L'incarnation de ma liberté se présente donc comme la mise en forme d'une matière qui n'est autre que ma nature. Par là j'entends aussi bien ma constitution organique que cette réalité que des psychologues comme C.-G. Jung (1) appellent mon âme ; cette âme, inséparable du corps, est la source de notre dynamisme vital, la concentration, en nous, de toutes les énergies en action dans le monde. Mais son exploitation systématique, en Occident, vient à peine de commencer. Il n'en est pas moins avéré que toute grande réalisation s'édifie sur ce fonds commun de toute humanité (rêves et mythes retrouvés) tout entier dans la revendication et que le refus de l'impossibilité d'intégrer et grand potentiel énergétique en notre vie nous expose aux plus grandes crises.

Art de vivre individualiste ? Certainement. Mais qui n'est possible que dans des conditions économiques et politiques précises. Il se prolonge indubitablement dans la revendication révolutionnaire d'une organisation collective où il puisse se déployer.

UN ART DE VIVRE

Dépassant l'anarchie, élan irréfléchi, confiné dans l'instant, forcément incohérent, l'anarchisme élabore un art de vivre, un art de intelligence, volonté et courage, mais aussi fidélité à une voie librement choisie et toujours à redécouvrir, à mes risques et périls. Et personne, jamais, ne peut décider à ma place. L'existentialisme a longuement développé ce thème. Toute autorité extérieure sera donc encore ressentie comme insupportable violence, et combatte comme telle. « Toute obéissance est une abdication, et toute servitude une mort anticipée », dit E. Hechey. L'anarchie primitive retrouve ici ses droits.

Art de vivre individualiste ? Certainement. Mais qui n'est possible que dans des conditions économiques et politiques précises. Il se prolonge indubitablement dans la revendication révolutionnaire d'une organisation collective où il puisse se déployer.

(1) C.-G. Jung, « L'homme à la découverte de son âme », Ed. du Mont-Blanc, 1946.

René FUGLER

soient leur « pote » Guy Mollet. Chez les chrétiens, seule Madame Francine Lefebvre sauva l'honneur » et vous avouerez avec moi que dans cette affaire la part du seigneur fut bien maigre.

Je sais ! Pour se justifier, ces salauds nous expliquèrent que l'armée refusait d'obéir, que la police était noyauté, que les fonctionnaires, certains syndics chrétiens, autonomes ou Force Ouvrière passaient ouvertement au gaullisme !

Tout cela était exact, les partis et les hommes de la faillite nous avaient conduits à l'impasse. Mais trop heureux de se décharger du fardeau sur un sabre, aucun d'entre eux ne paraissait se souvenir d'un certain Baudin !

Il faut réagir énergiquement contre les militaires fascistes, contre les politiciens félons, contre l'esprit de lâche abandon qui voudrait nous faire accepter le régime qu'on nous mitonne. Et comme chaque fois que s'effondrent les collectivités, il faut faire appel à l'espoir suprême : L'HOMME.

J'ai résumé le périple ! J'ai suivi la pente raide qui grimpe sur la butte, escaladé des escaliers, serré les murs d'un peu plus près que la situation ne l'exige encore et en frappant à une porte, mon cœur a recommencé à battre comme autrefois pour la liberté, cette maîtresse un peu putain qui se laisse volontiers trousser par les soudards.

J'ai repris le chemin qui mène aux appartements discrets. Un conseil ! Faites comme moi ! M. J.

M. J.

Pour la rentrée de septembre « Le Monde Libertaire » envisage une campagne d'abonnements. Nous demandons à chacun de nous envoyer une liste d'adresses de camarades susceptibles de s'abonner nous leur ferons un service de TROIS MOIS gratuitement.

la corbeille aux idées

Le titre est celui du dernier ouvrage de M. Gaston Bouthoul, professeur à l'École des Hautes Études Sociales, publié aux Editions Payot, Paris.

Spécialiste des grands problèmes ayant trait à la démographie, à la sociologie, à l'origine des guerres, M. Gaston Bouthoul écrit des livres dont l'argumentation abondante est puisée à mille sources sérieuses. Ce sont des études exemptes de toute passion politique, dénuées de préjugés raciaux ou religieux, exposées du seul point de vue scientifique et social sur des sujets qui n'ont pas fini d'être à l'ordre du jour.

Après avoir indiqué les taux de natalité comparés : Population mondiale en 1650 : 450.000.000 Population mondiale en 1850 : 1.100.000.000 Population mondiale en 1900 : 1.250.000.000 Population mondiale en 1957 : 2.700.000.000

L'auteur examine les modalités de la poussée démographique dans les divers pays. A quelles sont les causes de cet énorme accroissement à partir du XVIII^e siècle ? La tradition attribue aux facteurs économiques. Pour notre part, nous avons cru longtemps à cette interprétation. Elle paraissait plausible parce qu'en Europe l'accroissement de la population avait eu lieu parallèlement aux progrès techniques et économiques conditionnant l'élevage, le développement et l'élevation des niveaux de vie. Mais l'étude du mouvement démographique des autres continents montre que ces deux variables — la

des bellistes et des impérialistes : « Demain, nous serons cent millions ! » C'était l'argument massue, le leitmotiv de tous les journaux japonais avant 1943. Mais nous dit M. Bouthoul : « Le Japon, en proie aux affres de la surpopulation, se prétendait encadré, le pays d'un immense troupeau de moutons que l'on peut tondre à volonté. Les deux premiers moutons manœuvrèrent leur durant, clamant les uns, polissant les autres, ils furent la principale cause de la déchéance de l'Internationale. Convaincus que la guerre était

soit accrue de 73 %. Au 1er octobre les statistiques officielles indiquent le chiffre de 83.229.278 habitants, soit un accroissement de 6.060 millions de habitants par rapport à 1950. « Le Japon a donc raté largement les pertes de la guerre. Bientôt il se trouvera en proie à une explosion explosive et son actuelle psychologie pacifique changera. La bataille de la mer de Corail et Hiroshima n'auront eu que l'effet d'un rétrograde, 1940-45 aura partout échoué dans sa fonction relaxatrice. »

En Chine, même situation. Le taux d'accroissement de la population est de 2 % par an. La Chine grossit donc chaque année de 12 millions de bou-

de tous les gouvernements par crainte de l'envahisseur. C'est vouloir quérir le mal par le mal ! N'importe quel gouvernement autoritaire peut, soit par la crainte, soit par l'appât du gain en multipliant les enfants de la peur et les fils de l'allocation, enlever des millions de vies humaines en vue de manœuvres agressives. Ce pillage accroît à la fois la méfiance entre les peuples et le nationalisme. En un mot la conscience des possibilités que la mutation démographique humaine ouvre désormais à des chefs politiques dédaigneux est l'ennemi de la morale, permet à ceux-ci de s'adonner à des politiques féroces. Le sentiment

Un savant sociologue se penche sur un grave problème... LA SURPOPULATION DANS LE MONDE

« L'émigration sur place », c'était alors au Japon la période de l'impérialisme triomphant. Les malheureux sociologues ou économistes qui osaient s'en inquiéter et parler du contrôle des naissances se voyaient traiter d'espions américains. »

On conseillait aux jeunes Japonais de se marier jeunes et d'élever au moins cinq ou six enfants par famille pour le salut de l'Empire. Cette inflation démographique ne fut pas sans dommages. Et bien qu'aujourd'hui la limitation des naissances soit admise et même préconisée, cela n'empêche pas qu'entre 1950 et 1955 la population nipponne se

« Les hommes politiques actuels, nous dit Gaston Bouthoul, sont comme des médiums qui pousseraient uniquement à la congestion, à la pléthore, à l'excitation, mais jamais à la modération. En Occident la baisse spontanée de la natalité conduisant au calme et à l'équilibre n'a guère été encouragée. »

Nous soulignons que c'est plutôt le contraire : elle a été contre-carrée d'abord par les barons de la production à outrance, puis condamnée ensuite par les législateurs !

En ce qui concerne l'Afrique et l'Asie, Gaston Bouthoul nous démontre que la situation est bien plus grave. « Car

micrographie démentielle de l'Afrique polytechnique. Et l'on se demande d'où peut bien sourdre le soulèvement qui agite tous ces pays ! Gaston Bouthoul constate avec raison que pendant longtemps nous à accoutumés — c'était partout la thèse officielle — à considérer l'augmentation foudroyante de la population de nos colonies comme un résultat magnifique. C'était la preuve et la justification du succès de la colonisation. « Mais il faut bien déchanter et se rendre compte que dans tous les pays, la population avait devancé les subsistances. Il en résultait un avilissement général de l'homme, un mécontentement croissant. Les niveaux de vie et l'insécurité économique étaient bien pires qu'autrefois. Il en résultait le terrible complexe d'infériorité d'une humanité instable, l'agressivité et sous-jacente, déshéritée, le mythe de l'âge d'Or primitif et l'aspiration à un style de vie moderne, mais en tout cas s'insurgeant contre le Présent. »

En ce qui concerne l'Afrique et l'Asie, Gaston Bouthoul nous démontre que la situation est bien plus grave. « Car

LE RÉFÉRENDUM

FAUT-IL Y PARTICIPER ?

pour eux, d'agir en leur place et d'appliquer plus ou moins (plutôt moins que plus) un programme assez flou sur lequel électeurs et candidats se sont vaguement mis d'accord.

Elles constituent l'expression de la volonté populaire, à travers une représentation pendant un laps de temps fort long et sur des questions multiples.

Ceci explique la trahison des uns et les déboires des autres.

Le référendum, au contraire, est l'expression de la volonté populaire appelée à se faire connaître directement et sur un point précis, sans compromis et sans équivoque.

Il apparaît donc que les ratés que les anarchistes opposent aux élections cessent d'être valables à un référendum.

Résumons-les.

Les anarchistes refusent de voter :

1° Parce qu'ils considèrent qu'un candidat ne peut pas représenter véritablement le peuple, étant donné que pendant quatre années et sur toutes les questions.

2° Parce qu'ils pensent que des hommes, constitués en institution pour représenter leurs semblables, finissent par perdre tous contacts avec ceux-ci et par former un organisme tellement étranger au peuple dont ils se prétendent l'expression.

3° Parce qu'ils savent que la représentation d'une majorité n'est pas un critère, qu'elle ignore quand elle n'opprime pas la volonté de toute une fraction de la population, qu'elle donne le pas au nombre et l'impressionnisme.

4° Parce qu'ils savent que la question, maintenant qu'elle se trouve nettement posée, voyons en quoi ces trois points peuvent s'opposer à une participation au référendum.

C'est là un problème d'une importance suffisante pour faire l'objet d'un article que je me réserve de vous présenter dans un numéro à venir.

HEMEL.

par Jeanne HUMBERT

« Les hommes politiques actuels, nous dit Gaston Bouthoul, sont comme des médiums qui pousseraient uniquement à la congestion, à la pléthore, à l'excitation, mais jamais à la modération. En Occident la baisse spontanée de la natalité conduisant au calme et à l'équilibre n'a guère été encouragée. »

Nous soulignons que c'est plutôt le contraire : elle a été contre-carrée d'abord par les barons de la production à outrance, puis condamnée ensuite par les législateurs !

En ce qui concerne l'Afrique et l'Asie, Gaston Bouthoul nous démontre que la situation est bien plus grave. « Car

micrographie démentielle de l'Afrique polytechnique. Et l'on se demande d'où peut bien sourdre le soulèvement qui agite tous ces pays ! Gaston Bouthoul constate avec raison que pendant longtemps nous à accoutumés — c'était partout la thèse officielle — à considérer l'augmentation foudroyante de la population de nos colonies comme un résultat magnifique. C'était la preuve et la justification du succès de la colonisation. « Mais il faut bien déchanter et se rendre compte que dans tous les pays, la population avait devancé les subsistances. Il en résultait un avilissement général de l'homme, un mécontentement croissant. Les niveaux de vie et l'insécurité économique étaient bien pires qu'autrefois. Il en résultait le terrible complexe d'infériorité d'une humanité instable, l'agressivité et sous-jacente, déshéritée, le mythe de l'âge d'Or primitif et l'aspiration à un style de vie moderne, mais en tout cas s'insurgeant contre le Présent. »

En ce qui concerne l'Afrique et l'Asie, Gaston Bouthoul nous démontre que la situation est bien plus grave. « Car

LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

Les idées politiques et sociales d'Auguste BLANQUI

par Maurice DOMMANGET
— Marcel Rivière (éditeur)

OCI un livre qui marquait une date dans l'œuvre déjà vaste de Maurice Dommanget. Cet ouvrage qui n'est pas une biographie mais une analyse de la pensée profonde du grand révolutionnaire rendra un service immense à tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la pensée sociale. Il faut bien le constater, l'œuvre de Blanqui, l'œuvre écrite l'entends, est mince et éparse. Peu de gens la connaissent et l'on juge Blanqui non pas de première main, sur ce qu'il a dit au cours de sa vie, mais sur ce qu'on en a rapporté des historiens qui ont « interprété » sa pensée au gré de leurs préoccupations idéologiques.

Dommanget, lui, a truffé cette importante étude de textes dont certains étaient inédits. Il nous les présente et, à leur lumière, en les confrontant avec des textes d'autres socialistes, ses contemporains, il dégage ce qu'est l'enseignement que nous pouvons tirer des idées de Blanqui.

A la lecture de ce travail, Blanqui apparaît sous un jour différent de celui qu'on a pu habituellement évoquer. Certes, Dommanget fait une large place au Blanqui conspirateur, insurrectionnel, et là, la légende cadre avec la réalité. Mais le Blanqui socialiste a été pour moi, l'avoué, et sera pour beaucoup une découverte. Le dévotionnaire sectaire qu'on s'imagine a tout laissé la place à un philosophe souple et opportuniste prompt à calquer la doctrine sur la réalité, qui a horreur « des programmes tout faits des constructions métaphysiques savamment étayées » que le soufflé des événements disperse.

Un des passages les plus curieux de cet ouvrage analyse les rapports de Blanqui avec Proudhon et les anarchistes révolutionnaires tel Bakounine. Dommanget, avec une probité qui lui fait honneur, ne cache rien de ce qui sépare le blanquisme de l'anarchisme, mais il souligne avec raison tout ce qui les rapproche.

Et ce qui les rapproche n'est pas mince. Tout le monde connaît la fameuse apostrophe que les anarchistes firent leur : « Ni dieu ni maître ». Ce qu'on connaît moins, c'est la prédiction de Blanqui à Belle-Ile : « L'anarchie régulière est l'avenir de l'humanité ». Voici encore un jugement révolutionnaire : « Je défie qu'on me montre dans l'histoire un seul homme d'Etat qui n'ait été un franc coquin, que le jury le plus débonnaire n'aurait pas la moindre circonstance atténuante ».

Cet ouvrage est suivi d'une bibliographie et d'un index des noms cités. C'est un ouvrage de travail parfait qui fait honneur à l'auteur, que la solidité de sa documentation comme son style clair et dépouillé place en tête des écrivains qui se consacrent à l'histoire du mouvement ouvrier ou même à l'histoire tout court.

Notes de lecture

LES EMBUSCADES :

Roger GRENIER - Gallimard (Éditeur)

J'ai déjà parlé ici au moment de leur parution des ouvrages de Roger Grenier et j'avais fait une place à part à ce merveilleux petit livre paru dans la collection « Espoir » qu'Albert Camus dirige chez Gallimard et qui a pour titre « Le Rôle d'Accusé ».

Aujourd'hui Roger Grenier nous donne un nouvel ouvrage : « Les Embuscades », où sans élever le ton il nous fait à nouveau pénétrer dans la frivolité et l'horreur de notre temps.

« Les Embuscades » est un roman. L'intrigue se noue au début de l'occupation et l'auteur nous fait pénétrer à l'intérieur d'une génération qui vient d'avoir vingt ans et qui semble mal préparée aux tâches que les circonstances exigent. Puis c'est la libération de Paris. Là, Grenier trace un tableau extraordinaire de cette époque de dix jours où le jeu croïque constamment le tragique. Il est, de tous les auteurs qui ont écrit sur cette période, le seul qui ait reconstruit, avec autant d'exactitude, le côté puéril et désenchanté. Puis les héros se retrouvent en Grèce pendant la guerre civile. Le ton devient plus âpre, les épreuves ont mûri les hommes qui continuent leur course sur leur lancée sans trop croire et surtout sans y retrouver ce côté cinéma qui les a précédemment attachés.

L'ouvrage est truffé de personnages, légèrement caricaturaux, que les événements balottent et qui désespérément tentent de se raccrocher à des morceaux d'idéal ou d'ambition mais que la bourrasque emporte. Parmi eux il faut retenir Prullières ce doux idéaliste, Constance dont la froide ambition est constamment déçue et le narrateur Pierre Marsan qui construit une carrière de photographe tout au long d'un chemin où sa sensibilité s'éteint.

Écrit d'une langue simple qui fait souvent songer à Roger Martin du Gard, ce livre passionnant se lit d'une seule traite. C'est une réussite certaine, le meilleur livre de l'auteur.

On a écrit que place Gallion les Goncourt pouvaient déjeuner en paix, la conscience tranquille, leur recherche étant terminée. Ce n'est pas moi qui prétendrais le contraire.

« ET TON SANG T'APPARTIENT »

Sous ce titre, Annie Girce nous conte l'histoire d'un homme qui, grièvement blessé pendant la guerre, ne connaît que quelques mois de bonheur avec sa compagne, avant de succomber sur la table d'opération. C'est la condamnation absolue de la guerre qui est le sujet implicite de ce roman puisqu'elle en est la cause.

La première partie de ce récit n'a souvent irrité. Cet aveu, aussi subjectif qu'il semble à première vue, sera, je pense, convaincant, celui de nombreux lecteurs après lecture. C'est pourquoi je ne le passe pas sous silence. Je retiens surtout quelques belles descriptions et cette visite aux bergers qui nous montre l'auteur près des choses et des êtres, extrêmement sensible au langage des sens et de la nature.

Dans la seconde partie, beaucoup plus intéressante, les personnages, au lieu d'être, prennent du relief, deviennent enfin des hommes et des femmes complexes, tourmentés, et par conséquent vivants. La solitude infernale de Philippe l'infirme, son refus d'abdiquer face à la société comme cet autre qui tente de « profiter » de son infirmité physique en manifestant ainsi son infirmité morale, et surtout sa révolte contre la guerre, font du héros de ce roman un être sympathique, et dont il nous faudra, amis libertaires, faire connaissance.

G. KOTTELANNE

(1) A.G. « Et ton sang t'appartient ». Coll. Avenir. Ed. du Sirois.

Mozart savait aussi versifier

Le hasard qui mit sous nos yeux ce poème de Mozart presque inconnu, nous montre le grand compositeur sous un jour nouveau.

Ce poème, plutôt lettre en vers, Wolfgang l'écrivit pour sa sœur lors du mariage de celle-ci.

D'une douce et tendre ironie, un peu débâsée peut-être par expérience personnelle, ce Mozart rimier nous semble plus près de nous, plus humain, et ceci n'a rien de désagréable alors que, soit admiration exagérée, ou défaut d'interprétation du profane, nous avons trop tendance à considérer tout ces « grands hommes » comme des monstres sacrés qui planent et nous écrasent de leur génie.

Il est bon de s'apercevoir que, de temps à autre, ils sont aussi des hommes.

MIDAS.

Dans le prochain numéro :

LA SCULPTURE ET SES PROBLEMES

En « loge », les jeunes pensent à l'avenir de leur Art.

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

A propos de GERMINAL

par H e m DAY



L'HISTOIRE de « GERMINAL », Emile Zola lui-même l'a racontée sous forme de lettres et de documents divers, et peut-être y a-t-il un certain intérêt de le rapporter ici.

Dès le 9 septembre 1884, dans une lettre à M. M.-J. Van Sauten Koff, homme de lettres hollandais, Zola écrit : « Il est parfaitement vrai que mon prochain roman « GERMINAL » est l'étude d'une grève dans le cadre d'une mine de houille. Je suis, en effet, allé à Anzin, et les quelques lignes que vous avez lues dans les « Victimes du Devoir » étaient prises à mes notes. Le roman commencera à paraître dans le Gil Blas vers le 25 novembre et durera jusqu'en février car il sera, je le crois, un de mes plus longs. Ce sera une étude populaire, un pendant de l'« Assommoir », mais sans les crudités de ce dernier. J'en suis assez content, mais cette question sociale est fort dure à étudier ».

Le 15 octobre 1884, Emile Zola précise la fièvre qui le tenaille, les doutes éternels qui l'assaillent dans l'élaboration de son « GERMINAL », dont quelques chapitres sont faits. « GERMINAL » sera une œuvre de longue haleine, bien hardie, elle lui donne un mal infini, mais voici Zola expliquant ce qu'il veut dire. « GERMINAL », titre qu'il a choisi pour ce nouveau roman de sa série des Rougon-Macquart :

Dans sa pensée, « GERMINAL » veut dire : « ce qui germe en terre, la poussée de la société future, la révolution fatale qui doit encore transformer notre société ».

JE TROUVAIS LE MOT « GERMINAL » TROP MYSTIQUE

Les intelligences françaises, selon l'expression propre de Zola, comprennent-elles ce qu'il a expliqué à plusieurs reprises au sujet de ce titre ? Il en doute, il craint même, d'où les hésitations pour adopter ce titre ; voici ce qu'il explique : « Je cherchais un titre exprimant la poussée d'hommes nouveaux, l'effort que les travailleurs font même inconsciemment pour se dégager des ténébreux si durement laborieuses où ils s'agitent encore. Et c'est un jour, par hasard, que le mot « GERMINAL » m'est venu aux lèvres. Je n'en voulais pas d'abord, le trouvant trop mystique, trop symbolique, mais il représentait ce que je cherchais : un avril révolutionnaire, une envolée de la société caduque dans le printemps. Et peu à peu je m suis habitué, si bien que je n'ai jamais pu en trouver un autre ».

Mais l'élaboration de son nouveau roman ne cesse de lui donner du fil à retordre.

Si Anzin lui sert pour « Montson », si une quinzaine lui suffit pour recueillir des impressions qu'il préfère courtes et vives pour ce roman « GERMINAL », il se donne quand même un mal de chien, car le sujet des mines et du socialisme est pour lui ingrat, plus ingrat qu'il ne le paraît. C'est Octave Uzanne qui rappelle, en écrivant sur « GERMINAL » d'Emile Zola, que ce titre signifie également le septième mois du calendrier républicain, 15 mars au 15 avril. Est-ce pour cette raison, se demandait Uzanne, qu'Emile Zola « a fait commencer son roman dans un vent de tempête de mars et qu'il finit par une matinée radieuse, ensoleillée, pleine de promesses d'avenir d'avril » ?

Le 6 octobre 1889, Emile Zola, faisant allusion à cet autre roman, l'« Assommoir », écrit qu'il s'était réservé cette autre face du peuple « l'ouvrier souffrant des grands centres industriels. « GERMINAL » est donc le complément de l'« Assommoir », les deux faces de l'ouvrier ».

En Allemagne, la critique ne ménage point son éloge. Le « Nation » de Berlin, et la revue de Munich « Die Gesellschaft », publient des articles remarquables qui émeuvent de joie Zola, qui commence à être compris hors de France. Elle l'est d'autant plus que l'écrivain sent autour de lui bien des ennemis.

Le 5 avril 1889, à M. Henry Duhamel, dans le « Figaro », Zola explique le grand désir qui l'anima en écrivant « GERMINAL » : « soulever une pitié, un tel cri de justice, que le France cesse enfin de se laisser dévorer par l'ambition d'une poignée de politiciens, pour s'occuper de la santé et de la richesse de ses enfants. Hélas, j'ai atténué la vérité. La misère sera bien près d'être soulagée le jour où l'on se décidera à la connaître dans ses souffrances et dans ses hontes ».

Pourtant, je voudrais préciser les intentions qui guideront Emile Zola dans la réalisation de son « GERMINAL », qui montrait les misérables tels que notre société les fait, et ceux qui sont les maîtres de ce monde, de ce monde que je regardais sous terre afin d'éviter ce qu'il appelle les catastrophes. Il faut être juste afin que ne s'ouvre la terre pour engloutir les nations.

ŒUVRE D'ÉVOLUTION ? NON ! ŒUVRE DE PITIE

C'est dans l'enfer du travail que je suis descendu et si je n'ai rien caché, pas une seule chance du milieu, les hontes qui résultent de la misère et de l'entassement du bétail humain, c'est que j'ai désiré que le tableau fut complet avec ses abominations. Et Zola affirmait, non déplaisait à certains, que

« C'est dans l'enfer du travail que je suis descendu et si je n'ai rien caché, pas une seule chance du milieu, les hontes qui résultent de la misère et de l'entassement du bétail humain, c'est que j'ai désiré que le tableau fut complet avec ses abominations. Et Zola affirmait, non déplaisait à certains, que

« GERMINAL » est une œuvre de pitié et non une œuvre de révolution.

Cri de pitié, cri de justice ! Voilà ce que Zola d'après sa propre correspondance a désiré exprimer. Mais les révoltes par tant d'injustice et de misère.

Son drame cependant, nourri de bonnes intentions, restait une bonne action : dire la vérité aux puissants, éveiller l'attention de la classe dirigeante sur ce sombre vie de misère, de l'humanité, de la désertion de ce monde » eh bien ! même ce cri, on interdirait de le clamer et même en Amérique, où il espérait pouvoir exprimer hautement sa pensée la représentation de son drame fut reculée. La aussi, la bourgeoisie était apeurée d'apprendre la vérité sur ces misères sociales.

A Bruxelles, au Théâtre Molière, eut lieu la première de « GERMINAL ». Ainsi E. Zola, cloué à Paris par un travail de forçat, n'y assista point parait-il. Ainsi donc la censure ne servit à rien, « GERMINAL » finit par être joué. Hélas, la presse, si elle n'a pas tapé la pièce, elle lui a

donné le coup de pouce » pour l'achever.

La critique fut sans justice pour Zola. Cependant, aux abords du théâtre où la représentation gratuite se déroulait, plus de vingt mille personnes s'étaient amenées. La censure était vaincue. Cela se passait au Théâtre du Châtelet, en mai 1888 et à ce propos, Zola écrivait à Albert Wolff qui trouvait « Souvarine » vieux jeu : « Vous êtes bien dégoûté ! Que vous faut-il donc si « Bakounine » ne vous suffit plus ? car je vous dirais que la plupart des phrases de « Souvarine » sont des phrases de « Bakounine ».

SOUVARINE, C'EST BAKOUNINE

O. Uzanne, rappelant quelques phrases empruntées à différentes interviews, cite, parmi elles :

« GERMINAL » est un livre dans lequel la question sociale se trouve discutée. Est-ce cela qui a effrayé le bourgeois ? Je ne sais ».

Dans une causerie qu'il donna un jour, Zola disait : « J'ai toujours consacré, dans mes ouvrages, une part au socialisme. Je n'ai pas fait un livre sans parler de cette question, sans la faire intervenir dans le drame, dans l'étude, dans l'observation. J'ai considéré et je considère aujourd'hui plus que jamais que tout l'avenir est contenu dans ce mot « socialisme ». C'est la pierre d'achoppement ou viendra se heurter brusquement la société actuelle ».

« GERMINAL », tel que nous le révèle Zola dans « GERMINAL », et particulièrement au travers sa correspondance, il est indéniable que tout ceci nous aidera à mieux comprendre l'homme, l'écrivain qui nous laisse un héritage merveilleux de pensée, mêlé à des témoignages de la situation sociale d'une époque. Il nous permet d'entrevoir des espoirs généreux et humains, en faveur de la libération du monde des travailleurs.



par J. FAC

VOICI une œuvre d'une rare qualité poétique, qui se situe dans le préambule du socialisme et qui rejoint le rêve éternel de l'être humain : la griserie des murs et des jours est ainsi arborée et transfigurée par le désir tenace de l'homme de voir son projet prendre corps. Ainsi la nuit, soudain, s'éclaircit de neige. D'une œuvre de jeu

une critique interne du marxisme en confrontant ses postulats implicites à sa prétention scientifique historique. Marx s'est cru en mesure de prévoir scientifiquement l'avènement inéluctable du socialisme, et du communisme. Représentant certaines critiques essentielles faites aux études économiques de Marx, relevant les phénomènes de l'évolution du capitalisme qui contredisent ses prévisions et infirment ainsi l'enchaînement par lequel il croyait avoir établi l'inévitabilité historique du socialisme, Fougeyrolles conclut que « le devenir des forces productives ne détermine pas à lui seul le passage d'une formation économique sociale à une autre ». Des contradictions du capitalisme on peut à la rigueur prévoir la mort ; rien ne permet d'en tirer son remplacement par le socialisme. Plusieurs types de sociétés peuvent succéder au capitalisme. D'un point de vue sociologique, le socialisme n'est qu'un possible parmi d'autres.

C'est que Marx a cru transposer sur le plan de la prévision scientifique l'aspiration du prolétariat révolutionnaire, mais malgré ses découvertes et son apport très riche aux sciences sociales et historiques, il n'est pas parvenu à donner un fondement scientifique à cette aspiration. Le socialisme reste un possible et une norme éthique.

Quant au socialisme dit scientifique, il implique finalement tout un ensemble de postulats qui orientent toute sa perspective. Ce sont d'abord deux postulats d'ordre mythique : la prophétie « millénariste » d'un monde de liberté et de justice (l'âge d'or) et

la mission radicalement libératrice de la classe ouvrière. Auxquels s'ajoutent les postulats matérialiste et économique, selon lesquels l'abolition de l'aliénation économique entraîne l'abolition de toute aliénation ; et la collectivisation des instruments de production, la fin de toute oppression et de toute exploitation. Ce n'est que dans la vision abstraite d'une philosophie de l'histoire que la liquidation du capitalisme suppose toute possibilité d'oppression.

Contre la dialectique de Hegel et de Marx qui se fige en systèmes idéologiques, l'auteur en appelle à une dialectique héraclitéenne, infinie, où l'homme, sans cesse se dépassant, ne cesse jamais de se libérer et ne peut connaître d'accomplissement total qu'illusoire ». Cette dialectique serait l'œuvre du XXe siècle. Faut-il apprendre à P. Fougeyrolles que cette dialectique sans fin, tout progrès résulte de l'équilibre, toujours rompu et rétabli, des forces contraires, est, explicitement, l'âme de la pensée prouhonienne ? Et c'est Proudhon encore qui enseigne que le socialisme ne peut se réaliser, dans le refus de toute fatalité, que par l'intelligence et la volonté des hommes s'insérant dans le jeu global des forces économiques et sociales.

Revision du marxisme ou retour à Proudhon ? Historiquement les conditions sont réunies qui permettraient le regain d'un socialisme libertaire qui ferait son profit des expériences et des recherches intellectuelles de son temps, bien sûr, compter l'apport marxiste d'un siècle.

Un imbécile

« Faut pas vieillir, on devient trop moche, on vend ses rougnolles pour une bouchée de pain. »
Cité par René Fugler dans « Le Monde Libertaire » 11-1955

OHÉ les lecteurs de « Monde Libertaire » ! — Ohé les Militaires anarchistes ! — Vous êtes tous des pourris ?

C'est Fugler qui dit ça, et vous le dit-il ?

Oui ! Ce Fugler dont vous avez lu les livres des leur parution, qui a écrit plusieurs articles dans ce journal, que vous avez vu aux galas libertaires de la Mutualité ou du Moulin de la Galette.

Le bougre explique sa rancœur à un journaliste des « Nouvelles Littéraires » (1). Au passage il crachote sur les ouvriers. Pensez-vous ces derniers ont le temps de signer au plafond avec un manche à balai lorsque entouré de ses amis les « enfants du demi-siècle », Fugler se livre à quelques-unes de ces fines taquies dont il a le secret.

Comme on le comprend ! Pourquoi tout ce tapage alors qu'il suffisait de descendre un étage pour botter les fesses de ces galopins qui travaillent dans le « génie ».

Tous des pourris ! — Que lui avez-vous donc fait à ce Fugler ? — Que nous lui avons-nous donc fait ?

Nous l'avons soutenu de toute notre amitié lorsqu'il était encore un chat goutteux et voilà ce qu'un matou coupé et devenu vieux ne pardonne pas.

Fugler avant de rentrer au village la tête haute pour cueillir la gloire et surtout les espèces qui la rendent si agréable, a senti le besoin de se récupérer de ses péchés de jeunesse.

Ce drame de Fugler, qui n'est que le portrait de tous les Fugler de l'avenir le connaît. Telles les putains qui prennent de l'âge ils essaient de compenser leurs rides par de la vertu. Gaston Coué nous l'a conté dans ce poème merveilleux, les « Gourmandines ».

Ne commencez-vous pas, comme moi, à être fatigués par tous ces personnages qui après avoir échangé un mince talent contre une coquette javelle de francs indexters sur l'édition, éprouvent le besoin de mauler ce qui entend resté net. La domesticité à ses servitudes, je ne l'ignore pas. Mais les employeurs mettent une limite à leurs exigences et ils ne sauront aucun gré à Fugler de dépasser les bornes de la décence.

Fugler déclare s'être trompé ! — Moi aussi !

J'avais pris ce personnage flasque et veule pour un écrivain ! Il ne s'agissait que d'un imbécile !

Maurice JOYEUX

(1) « Les Nouvelles Littéraires » 8-1958. (L'interview est d'un certain Bourin. J'affirme n'être pour rien dans le choix de cette signature.)

CHARENTE, terre de poésie

QU'IL est difficile de présenter un ouvrage de vers sans en citer, il est parfois plus difficile encore de ne donner que quelques vers alors que l'on voudrait tout donner. C'est ce cas que la critique affronte lorsqu'il s'agit de présenter un recueil comme le dernier Prix Interfrance, La Vie sans recours, de Pierre Boujout.

De ton livre, mon cher ami, je ne veux rien dire, si ce n'est :

Tu dis, poésie :
Excusez-moi d'être vivant
Excusez-moi d'être sans haine

Tu dis cela, comme hier Apollinaire :
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers.
Je te pardonne, mais puisque j'ai écrit « mea culpa », bonsoir !

Excusez-toi de ne pas rester inactif.
Excusez-toi d'animer une revue comme La Tour de Feu.
Excusez-toi d'avoir donné à Jarnac une bonne place dans l'histoire de notre poésie contemporaine.

En un mot, excusez-toi d'être poète !

Francis B. CONEM

Les Nuits Blanches

nesses de Dostoïevski, on a tiré un film intemporel : tournée en studio, il a pour décor un quartier de Livourne, mais ce n'est pas Nathalie, qui vit avec sa grand-mère, ne peut oublier le locataire de leur maison, parti pour un an. Elle l'attend chaque soir, sur le petit pont. Le fait fait la connaissance de Mario, un jeune employé. Ils deviennent amis ; lui s'éprend de Nathalie. Un soir, la jeune fille aperçoit la silhouette de l'amant prodigue. Mario se retrouve seul, désemparé : lui aussi avait fait un rêve.

Jean Marais est l'étranger ; Marcello Mastroianni est Mario. L'un et l'autre sont leur person-

nage ; et des personnages s'opposent comme le réel au rêve. Le songe ici se matérialise : un homme de l'air, suffi à son canal. Nathalie, qui vit avec sa grand-mère, ne peut oublier le locataire de leur maison, parti pour un an. Elle l'attend chaque soir, sur le petit pont. Le fait fait la connaissance de Mario, un jeune employé. Ils deviennent amis ; lui s'éprend de Nathalie. Un soir, la jeune fille aperçoit la silhouette de l'amant prodigue. Mario se retrouve seul, désemparé : lui aussi avait fait un rêve.

Mon Oncle

DANS ce film, Jacques Tati raille le progrès matériel et confort ménager ; pas plus que les jeunes cinéastes américains, il n'y voit la condition du bonheur humain. La villa de son beau-frère et de sa sœur est ultramoderne ; une feuille morte, tombée de l'arbre, suffit à soulever le sol harmonieux ; une fuite d'eau dérange un ordre froid et coloré. Ces gens-là ne sont pas des monstres ; ils sont riches et voient tout. Tati ne parle pas comme Miller d'un « cauchemar climatique » mais d'un monde où l'on s'ennuie. Il préfère, quant à lui, un petit bistro, une valsette, un balayer bavard et fatigué. Son neveu préfère à une cuisine aséptisée un beignet en plein vent. Et le chien lui-même s'esquive. Mais M. Hulot, avec toute sa philosophie, n'en dépeut pas moins de son beau-frère qui, lassé de ses malades, a l'instinct de la vieillesse. Il voit la condition de son province comme représentant... Cependant, « vaineur pas sa conquête », l'industriel se prend à rire avec son fils d'un bon ton.

Nous sommes loin de Shakespeare avec ce film « révolutionnaire » qui commence dans un chantier et finit sur la démolition d'un faubourg, tandis que des chiens de rues folâtraient parmi les poubelles. Jacques Tati reste un Hulot admirable de fantaisie réaliste ; mais ici encore, il sait s'effacer non seulement devant ses partenaires (acteurs peu connus et figurants avertis) mais aussi devant l'événement ordinaire. Il n'y voit la condition de son province comme représentant... Cependant, « vaineur pas sa conquête », l'industriel se prend à rire avec son fils d'un bon ton.

Revision du marxisme ou retour à Proudhon ? Historiquement les conditions sont réunies qui permettraient le regain d'un socialisme libertaire qui ferait son profit des expériences et des recherches intellectuelles de son temps, bien sûr, compter l'apport marxiste d'un siècle.

René FUGLER